

Vieilles chansons

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255980>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

balles et prêt à affronter l'émeute comme jadis la Grande Redoute.

Au physique, c'était un beau vieillard, taillé en hercule, avec des cheveux blancs frisés encadrant un visage énergique et un sourire d'une mansuétude infinie.

Aussi était-il adoré dans sa paroisse et, malgré les craintes de ses fidèles, il n'avait pas consenti à retarder d'un jour la date fixée pour la Première Communion, en dépit du volcan en ébullition, dont les laves étincelantes menaçaient de tout engloutir.

— Croyez-vous donc que je vais faire attendre le bon Dieu pour ces gaillards-là ? répondait-il aux objurgations des timorés.

* * *

Les cloches sonnaient à toutes volées, et se hâtant vers l'église, les n'amins en grande toilette, les papas, sanglés dans la redingote de cérémonie, conduisaient, glorieux et émus, les fillettes enveloppées du voile de mousseline, les garçonnetts tout fiers de leur brassard d'argent.

Au premier rang des blanches colombes emplissant le modeste chœur, deux béquilles mettaient leur tache noire, et le regard apitoyé se posait avec intérêt sur une communiant, la plus petite, qui, elle, oubliait certainement son infirmité dans la pure extase de ce beau jour. C'était Madeleine Prial.

Sa mère, honnête ouvrière de campagne, avait épousé, à son retour du service, le fils d'un voisin, Pierre Prial, qui avait fait un corgé en Afrique et décroché les galons de sergent sous les ordres de Bureau. Malheureusement, il avait rapporté aussi de la fréquentation des Bat'd'Aff' des théories subversives, des nœuds peu édifiantes et de fâcheuses habitudes d'intempérance. De plus, non content d'avoir à peu près perdu ses cryanées de jeunesse, il raillait impitoyablement celles de sa femme, posant à la forte tête, au libre penseur, ce qui lui valait une haute considération..., au cabaret, dont il était un des habitués et où on le présentait comme une autorité aux commis-voyageurs en révolution, parcourant déjà les villages.

Cependant, ce n'était pas un mauvais cœur ; il y avait chez lui plus de fanfaronnade que de méchanceté réelle, et la petite ayant été malade peu à près sa naissance, il avait couru de lui-même chercher le prêtre pour la faire baptiser. C'est qu'il l'adorait sa petite ! Pour elle, rien n'était trop beau, trop bon, trop cher, et, certes, si quelque chose eût pu l'arracher à son vice, c'était ce petit être fragile, qu'il ne touchait qu'avec précaution, craignant de lui faire mal en l'embrassant. Et parfois, en le voyant jouer avec elle sur le seuil de leur maisonnette, la faire sauter sur son genou, lui chanter les refrains de son enfance, la mère attendrie se rejetait à espérer.

Malheureusement, quand il avait bu, il ne reconnaissait plus ni sa femme ni sa fille, et rien n'arrêtait son ivresse furieuse l'incitant aux pires excès.

Un soir, la laborieuse couturière, sur qui reposait en grande partie la charge de la maisonnée, achevait une toilette de communiant, à laquelle elle donnait un coup de fer avant de la mettre dans un carton pour la livrer, lorsque Pierre rentra, la démarche avinée, la langue pâteuse, les yeux troubles.

La vue de cette robe blanche l'irrita, comme une cape rouge le taureau, il se répandit en invectives contre les calotins et leurs mœurs :

— Je ne veux pas voir ça ch z moi.... Jette-moi ça au feu.... plus vite que ça....

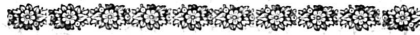
Sans répondre, elle se hâta de plier le voile, la jupe.

Ce silence exaspéra plus encore le furieux ; il saisit le fer à repasser posé sur la table et, d'une main mal assurée, le laça à la tête de sa femme....

Un double cri.... cri de douleur, d'indignation.

Le lourd projectile est allé s'abattre sur le berceau de la pauvre, qui pleurait tout bas, réveillée par le vacarme : elle avait les jambes brisées....

(A suivre.)



Vieilles chansons

I. Le Bon an

Bonsoir, bonsoir, maître de ces lieux,
Voici le bon an qu'ât veni,
Que tot le monde ât rédjoi
Que Due vos dont lai boenne année !

Aitaint les gros que les petés
Que tot le monde ât rédjoi
Que Due vos botte en in bon an.
Et Due vos dont lai boenne année !

Lai douce Vierdje et in dyadjin
Qu'ei yi crâchait de tos les bins,
Qu'ei yi crâchait â pain di vin,
Que Due vos dont lai boenne année !

Not' Seigneur s'y promenait
Aivô in bâton d'airgent farré
Que Due vos bote en in bon an
Et Due vos dont lai boenne année !

Lo pu brâve hanne di pays
Cât le Djoerdjat que lo voili
Que Due vos botes en in bon an !
Et Due vos dont lai boenne année

Que Due bénie ceuté majon
Tos les laïttes et les tchevrons.
Que Due vos botte en in bon an.
Que Due vos dont lai boenne année !

II. Les Rois

Trois rois nous sommes rencontrés
Au nom de Dieu vers ces contrées,
Nous sommes ici tout droit venus,
Pour adorer l'enfant Jésus.

En quinze jours quatre cents lieues
Avons couru en cherchant Dieu
Son étoile nous a conduits
Elle nous éclaire jours et nuits.

Nous l'avons vue en Orient
Sur chemin droit sur Bethléem,
En poursuivant notre chemin
Avons trouvé ce grand Dauphin.

Dans l'étable nous l'avons vu
Dans une crèche, emmaillotté ;
Un bœuf, un âne sont alentour,
Le réchauffant lui font la cour.

Dans cette étable l'avons trouvé
Là où nous l'avons adoré
Nous lui avons fait de beaux présents
D'or et de myrrhe et de l'encens.

Hérode, ce grand roi méchant,
Nous demande après cet enfant
Pour l'adorer ainsi que nous,
Mais le faux traître était jaloux.

Poignée d'histoires

Une malice

Lors de son premier voyage à la recherche de Livingstone, Stanley avait été reçu avec autant d'empressement que de courtoisie à la mission catholique de Bagamoyo (Zanzibar).

Quelque temps avant l'arrivée de Stanley, un navire de guerre français avait fait visite à cette même mission, où officiers et matelots, outre l'accueil fraternel, avaient fait ample provision de fruits et de légumes. En retour, les officiers avaient fait quelques cadeaux aux missionnaires, en particulier une caisse de vin de champagne. Naturellement, cette dernière fut réservée pour les cas extraordinaires.

La visite de Stanley, dont le nom était déjà connu, parut propice pour l'ouverture de la fameuse caisse, et le généreux vin de France servit à fêter le retour de celui qui venait de retrouver Livingstone.

Aurait-on pu supposer qu'un pareil acte d'urbanité fût plus tard imputé à crime à la mission par le célèbre explorateur ? Au lieu de remercier les missionnaires de leur gracieuse réception, Stanley raconta d'une façon très mordante qu'il avait bu du Cliquot, et du meilleur, dans un trou du Zanzibar, et il ajouta que les yeux baissés des pieux gourmets ne brillaient pas peu sous l'effet de cette chaleureuse influence ! On ne pouvait être plus galant.

Les amis de la mission, indignés de ce manque de courtoisie, conseilèrent au P. Homer de relever verbalement celui qui n'avait même pas la reconnaissance de l'estomac. Très calme, le P. Homer se contenta de dire :

— On ne répond pas à de pareilles attaques. Nos ennemis ne manqueront pas de dire que ces curés n'en font pas d'autres. Quant à nos amis, ils jugeront comme il convient celui qui répond à une gracieuse courtoisie par un pareil procédé. Il vaut donc mieux garder le silence !

Quelques années plus tard, Stanley revint à Bagamoyo pour recruter des Zanzibarites, et il se présenta de nouveau à la mission, dont les bons offices ne lui étaient pas inutiles. Sans rancune, le P. Homer invita à dîner Stanley et le consul anglais qui l'accompagnait. En se mettant à table, le Père s'excusa de la frugalité du repas, car l'arrivée inopinée des voyageurs n'avait pas permis de préparer un petit extra pour ces Messieurs qui devaient se contenter de l'ordinaire de la communauté. Le menu effectif était peu varié : du porc salé et des haricots dont la résistance indiquait l'âge respectable. A la fin, on trinqua avec une affreuse piquette, et, très aimablement, le P. Homer fit remarquer combien il regrettait de n'avoir pas eu un nouveau navire de guerre pour fournir du champagne comme au premier voyage.

Au sortir de table, le consul anglais confia au P. Homer qu'il avait une faim de loup, mais qu'il ne regrettait pas la mâtresse leçon qui venait d'être donnée à Stanley.

Il faut croire que Stanley la comprit aussi et la sentit vivement, car, plus tard, parlant du P. Homer à Mgr Augouard, l'explorateur anglais ne cessait de répéter :

— Aoh ! yes, très malin, très pointilleux !